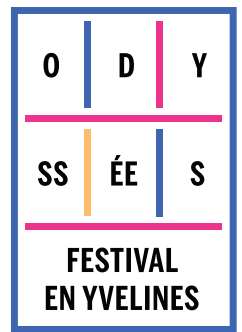




THÉÂTRE
SARTROUVILLE
YVELINES
CDN

DOSSIER DE DIFFUSION

spectacle en tournée



L'ENCYCLOPÉDIE DES SUPER-HÉROS

Théâtre
dès 7 ans | 45 min

Thomas
Quillardet

THÉÂTRE • dès 7 ans

Pour bibliothèques, écoles, collèges et lieux non équipés

JAUGE 60 (OU 2 CLASSES)



L'ENCYCLOPÉDIE DES SUPER-HÉROS

texte

BENOIT CARRÉ, BÉNÉDICTE MBEMBA et **THOMAS QUILLARDET**

mise en scène

THOMAS QUILLARDET

avec

BENOIT CARRÉ et **BÉNÉDICTE MBEMBA**

assistanat à la mise en scène

JULIA DE REYKE

scénographie

FLORIANE JAN

construction et chorégraphies des marionnettes

SIMON DELATTRE

régie générale

CAMILLE JAMIN

production Théâtre de Sartrouville et des Yvelines – CDN et Compagnie 8 avril

avec la participation artistique du Jeune théâtre national

DURÉE 45 MIN

création janvier 2020 forme décentralisée dans le cadre d'Odysées en Yvelines, festival de création conçu par le Théâtre de Sartrouville et des Yvelines–CDN, en partenariat avec le Conseil départemental des Yvelines

CALENDRIER

2020 /

du 18 au 19 décembre Espace Jean-Vautrin – Bègles [annulé]

2021 /

du 12 au 14 janvier Théâtre La Passerelle, Scène nationale de Gap et des Alpes du Sud

9 mars Théâtre l'Éclat – Pont-Audemer

du 15 au 18 mars Théâtre d'Angoulême, Scène nationale

du 30 mars au 3 avril Théâtre de Sartrouville–CDN

Spectacle disponible en tournée

CONTACT diffusion nationale

Agnès Courtay, responsable des productions

agnes.courtay@theatre-sartrouville.com / 01 30 86 77 83



LE PROJET

Fabriquer un super-héros en chair et en os, en 45 minutes chrono, c'est le défi que se sont donné deux comédiens. Dans leur laboratoire, véritable cabinet de curiosités futuriste, il y a des tubes à essai, des instruments, des vivariums... et surtout la collection complète de tous les super-pouvoirs possibles. Sabre laser, armure, pouvoir de voler ou d'être invisible ? Il ne reste plus qu'à imaginer la formule parfaite et se lancer dans la fabrication !

Thomas Quillardet raconte notre fascination, enfants et adultes, pour ces héros et héroïnes qui symbolisent notre besoin de protection et notre fantasme de posséder des super-pouvoirs qui régleraient tous les problèmes. Un comédien et une comédienne interpréteront les deux « inventeurs-poètes », tout en incarnant la multiplicité des personnages qui constituent la généalogie complexe de nos super-héros et héroïnes favoris. De la vignette dessinée au cadre de scène, le metteur en scène et ses acteurs s'essaient à la BD au théâtre ou au théâtre dans la BD. Avec du carton, du papier, des manipulations d'objets, il s'agira de réaliser des prouesses avec les moyens du bord... et de réinventer « ces bouts d'enfance et d'adolescence qui s'accrochent furieusement à l'adulte que nous sommes ».

« Parfois, j'aime travailler sur ce qui nous entoure. Un paysage ou quelqu'un. Parfois, au contraire, j'aime travailler sur ce qui ne se voit pas forcément : sur ce qui nous compose (des souvenirs, des chansons, des petites voix intérieures). Faire sortir par le théâtre ce qu'il y a tout près, ce à quoi on ne prête jamais attention. Ce spectacle s'inscrit dans ce que j'ai pu faire avec *L'Histoire du rock par Raphaèle Bouchard*. Un portrait en creux d'hommes ou de femmes par la pop culture. Rentrer dans l'intime par le petit bout de la lorgnette en quelque sorte. Par le rock nous racontions Raphaèle, par les super-héros nous racontons Benoit, nous raconterons bientôt quelqu'un d'autre par les chansons de France Gall. Des îlots intérieurs, des pensées secrètes. Des bouts d'enfance et d'adolescence qui s'accrochent furieusement à l'adulte que nous sommes. Voilà de quoi est fait *L'Encyclopédie des super-héros*. C'est un spectacle sur nos héros et nos héroïnes, ceux et celles qui nous ont fait vibrer et qui restent dans nos têtes. Ils nous renvoient à nous-mêmes, à nos failles, à nos incapacités à nos envies d'immensité. Nos super-héros, dans ce spectacle, sont un "gros-nous-même", dérisoires, mais attachants. Nos références intimes : on les cache parfois, mais on aime en parler, y penser. Là dans un coin de nos têtes. Et puis, avec l'âge, on finit par les assumer. Les regarder s'entêter au fond de nous. Parfois, elles nous échappent au cours d'une conversation comme un vieux doudou honteux. Là, deux réactions possibles : le rouge qui monte aux joues ou le fou rire. J'espère que ce spectacle sera un peu des deux. »

THOMAS QUILLARDET



© Jean-Marc Lobbé

ENTRETIEN

avec Thomas Quillardet

Comment est né le projet de *L'Encyclopédie des super-héros* ?

THOMAS QUILLARDET : Lorsque le Théâtre de Sartrouville m'a proposé de créer un spectacle jeune public pour le festival Odyssees, Benoît Carré et moi avons envie de retravailler ensemble et nous cherchions une idée. Le projet est donc né à la conjonction de ces deux envies. C'est l'univers de Benoît qui a constitué ma première source d'inspiration. Je voulais partir de ce qui le travaille en tant qu'acteur, et ce qui le nourrit dans sa vie personnelle. Au début est apparu le thème des étoiles, car Benoît adore l'astrophysique, *Star Wars*, etc. On trouvait qu'il y avait là une belle matière à théâtre. Puis, en creusant, on s'est rendu compte que les étoiles et la notion de fiction se rejoignaient dans la fascination qu'il a pour les super-héros.

Est-ce un thème qui te touche également ?

T. Q. : J'aime bien les films de science-fiction et de super-héros, mais je ne suis pas un grand amateur de bande-dessinée, contrairement à Benoît qui collectionne depuis l'enfance des comics Marvel. En revanche, c'est une pop culture qui m'intéresse, que je trouve belle esthétiquement. Comme beaucoup de choses nous venant des États-Unis, elle nous est familière alors qu'elle est née ailleurs. On ne s'en rend pas forcément compte, mais l'univers des super-héros fait partie de notre quotidien, il est présent dans les publicités, au cinéma, dans les séries, sur des marques de gâteaux, etc. Mais on ne sait pas forcément d'où viennent ces héros, quelle est leur histoire, qui les a dessinés. Mon approche va se nourrir de cette tension entre ce qui nous est à la fois très familier et distant, éloigné de nous.

Comment es-tu rentré dans la fiction et l'élaboration de l'histoire ?

T. Q. : Habituellement, c'est le metteur en scène qui essaie d'embarquer l'acteur dans son univers. À l'inverse pour ce projet, j'ai mené de nombreuses interviews avec Benoît et effectué des recherches pour m'approprier la thématique. En fait, j'essaie de



comprendre pourquoi Benoît est fan de super-héros et où cela le conduit, en tant que personne mais aussi en tant qu'acteur : Est-ce que, par exemple, son désir de devenir comédien lui vient de cette passion ? La comédienne Bénédicte Mbemba, qui a rejoint le projet dans un deuxième temps, est arrivée avec un regard neuf. L'histoire que je suis en train d'écrire se tisse donc aussi par la présence de Bénédicte, sans être centrée sur Benoît. Au plateau il y aura un duo d'acteurs à part entière, avec son équilibre, ses lignes de force.

Peux-tu nous en dire un peu plus sur ce que l'on verra sur scène ?

T. Q. : On va voir deux comédiens, deux personnalités, deux loufoques qui essaient de composer le super-héros idéal. Pendant la majorité du spectacle, ils vont faire des tests grandeur nature pour définir les super-pouvoirs de leur héros, lui donner un corps, une voix. Mais pour qu'il y ait un super-héros, il faut aussi qu'il y ait un ou une méchant-e, et un combat final... Je n'en dis pas plus ! J'ai également sollicité Simon Delattre pour fabriquer trois marionnettes, dont il va aussi imaginer les chorégraphies. Il intervient sur la manipulation des objets.



Que vas-tu emprunter aux codes de la bande dessinée et du cinéma ?

T. Q. : Les effets spéciaux, les onomatopées, les costumes, les couleurs, les musiques... Le décor lui-même évoquera la bande dessinée, puisqu'il s'agit d'une grande vignette, que l'on va adapter et avec laquelle on va jouer en fond de scène. Mais au-delà des codes, c'est avant tout la question de l'imaginaire qui est en jeu. Un enfant qui voit un super-pouvoir et qui a envie de le reproduire va spontanément se servir des moyens du bord, des jouets ou des objets qu'il a à sa disposition. Il va inventer ses propres codes. De la même manière, je veux aussi qu'il y ait dans le spectacle cet esprit de reprise, de remix, de « refaire »... qui est complètement intemporel.

Travailler dans un espace restreint va-t-il modifier ton geste de metteur en scène ?

T. Q. : Non je ne crois pas. Passer d'une image inanimée à une image animée, avec des corps en direct, c'est ça qui m'amuse beaucoup. C'est un vecteur d'imaginaire, de rythme, d'idées, d'envies... Cela ouvre beaucoup de possibles. Toute contrainte technique impose aussi un cadre à l'intérieur duquel on peut trouver une liberté. Ici, les contraintes liées à la taille du plateau vont me permettre de faire naître de la profusion. À travers la scénographie et les accessoires, je vais créer une impression de capharnaüm. Tout sera petit, mais il y aura un gros désordre, un gros chantier ! Du minimum va naître un délire.

Comment abordes-tu chaque nouveau projet en direction de la jeunesse ?

T. Q. : Je fais avant tout un spectacle qui me fait plaisir à moi ! Si c'est le cas, je me dis que les enfants suivront. Je me pose simplement la question de la durée et me donne pour contrainte de ne pas créer d'image choquante, qu'il s'agisse de violence, de nu ou de perversion. Mais au-delà de ça, je me laisse une grande liberté dans ce que j'ai envie de raconter, l'histoire que je veux développer et le lexique utilisé. Je ne me questionne pas de prime abord sur la manière dont les enfants le recevront.

Ce que j'aimerais pour ce spectacle, c'est qu'il y ait deux adultes sur scène qui s'éclatent, s'amuse non seulement entre eux, mais aussi avec les enfants. Que ce soit un moment de plaisir partagé, toutes générations confondues.

Tu es metteur en scène, mais aussi auteur. Quelle différence fais-tu entre l'imaginaire que l'on déploie en lisant un livre ou en regardant un spectacle ?

T. Q. : J'ai l'impression que la rencontre avec le spectacle vivant permet de déployer un imaginaire qui est porteur d'action, tandis que le livre invite plutôt à la rêverie, une rêverie active, belle. Quand on voit un spectacle – quelle que soit la discipline – qui nous « travaille » aux bons endroits, que ce soit le plaisir, l'affirmation de soi ou la joie, je crois qu'on ressort avec l'envie de faire des choses. Dans le cas de *L'Encyclopédie des super-héros*, je ne vais pas travailler mon texte en cherchant à le charger d'une valeur littéraire. Ce n'est pas dans la force ou la poésie des mots que ce spectacle va puiser. Je vais mettre en place des scènes, des expériences avec des objets, des dialogues simples... presque triviaux. L'idée est que la poésie surgisse, non pas à travers la langue mais à travers les actions qui seront réalisées au plateau. Je voudrais que cela soit une expérience très empirique.



© Jean-Marc Lobbé

LE TÉMOIGNAGE DE BENOIT

Février 1984. J'ai 6 ans, je suis en CE1, je sais donc lire depuis peu (je suis entré au CP un mois avant mes 6 ans, je suis d'octobre).

Je suis à l'école Blaise-Pascal, à Saint-Michel-sur-Orge, dans l'Essonne. Une dame nous garde après l'école mon grand frère Arnaud et moi, ainsi que d'autres enfants, jusqu'à ce que nos parents respectifs viennent nous chercher. Ma mère en l'occurrence.

Madame Morales, c'est notre grand-mère de substitution. C'est Mémé Morales. Elle et son mari (Pépé Morales) sont espagnols, et sont venus en France pour fuir Franco. Ils y sont restés, car leurs enfants et petits-enfants y ont fait leur vie.

Il y a beaucoup d'enfants dans leur petit deux-pièces. Outre mon frère et moi, il y a leur petit-fils Emmanuel, meilleur ami de mon frère et de son âge (3 ans de plus que moi). Et deux ou trois autres gamins, selon les périodes. L'année précédente, il s'est passé une chose extraordinaire : Manu nous a emmenés au cinéma mon frère et moi. Pour voir un film qu'il avait déjà vu avec son grand frère, quelques jours auparavant, et dont il ne cesse de nous parler : *Le Retour du Jedi*.

Aussi hallucinant que ça paraisse aujourd'hui, nous sommes allés seuls au cinéma. Trois enfants de 9, 9 et 6 ans. Sans adulte. On n'y est pas allé en douce. C'était prévu comme ça, approuvé par les parents, qui nous avaient donné les sous et tout. Le cinéma (les 4 Mousquetaires, parce qu'il y a quatre salles) n'est pas très loin de l'appartement de Mémé, dans la galerie marchande, à côté d'Euromarché. Mais vu d'aujourd'hui, ça paraît dingue. Cela dit, je me rappelle que nous jouions dehors dans le petit bois derrière l'appartement de Mémé, seuls là aussi, enfin on était nombreux mais sans adulte avec nous. Mémé jetait de temps en temps un œil depuis son balcon, nous ordonnant de faire moins de bruit. Armés de la seule consigne « n'allez jamais avec quelqu'un que vous ne connaissez pas », nous étions en parfaite sécurité.

Je ne sais pas à quel point j'ai pu idéaliser ces souvenirs, à quel point ils ont été modifiés ou reconstruits depuis, mais j'ai l'impression de me rappeler de cette première séance de cinéma. Je me rappelle de mon frère me mettant la main sur les yeux chaque fois que Jabba était à l'écran, et de moi luttant pour voir entre ses doigts. Je me rappelle de l'accélération

de mon battement de cœur quand la musique de John Williams retentit, après la fanfare de la 20th Century Fox. Mais le moment phare du film, celui qui s'est gravé au fer rouge dans ma mémoire de geek, c'est le moment où Luke va se faire jeter dans le « tout-puissant Sarlacc, pour y être lentement digéré pendant plus de mille ans ». Un garde de Jabba le pousse sur la planche, il fait un signe de tête à R2, il saute, se retourne, attrape le bout de la planche qui le propulse en l'air, saut périlleux, un compartiment s'ouvre dans le dôme du droïde astromech, quelque chose en est éjecté, Luke atterrit, tend la main vers l'objet qui tournoie et vient atterrir dans sa main. Et là, truc de dingue, un rayon vert jaillit de ce truc, mais pas comme un pistolet, un rayon qui reste en place. Et Luke brandit le rayon, et il s'en sert comme d'une épée. Une épée rayon vert.

Premier moment de totale évidence dans ma vie toute neuve. Une clarté cristalline : je sais instantanément que je veux faire ça.

Je me souviens aussi qu'en rentrant du cinéma chez Mémé, la télévision était allumée, et que les autres enfants la regardaient. Aussitôt mon frère et Manu se collent devant, car ils aiment l'émission *Temps X*, avec des jumeaux en combinaison argentée, qui semblent habiter dans un vaisseau spatial. Je me souviens de l'écran de télévision, et de ma déception par rapport à sa taille ridicule : Comment pourrai-je me satisfaire de ce timbre poste après ce que je viens de voir au cinéma ? La télé, c'est pour les nazes.

Sur le balcon du petit appartement, où nous étions exilés dès qu'il faisait assez chaud, je me rappelle que nous jouions avec les figurines du film. Bon elles étaient pas terribles et très peu ressemblantes et quasiment pas articulées, mais quand même, Luke et Vador avaient dans leur bras une petite tige télescopique, respectivement verte et rouge, pour simuler l'objet le plus génial jamais inventé dans la pop-culture : le sabre laser. Piètre substitut, mais nous nous en contentions. Je me souviens que nous mettions les figurines dans le Tancarville, qui était le centre de torture de l'Étoile de la Mort, sur lequel Dark Vador régnait d'une poigne de fer. Quand un personnage tombait d'une barre à une autre, Manu



nous disait mystérieusement qu'il se faisait « laver le cerveau ». Devant ma mine perplexe, on m'expliqua ce jour-là que ça existait en vrai, et même que les Russes le faisaient. C'était la première fois que j'entendais parler des Russes, et du coup des États-Unis, et donc de la guerre froide.

Mais je digresse.

Quelques mois après cet événement cinématographique inouï, un jour de février 1984 (si j'en crois la couverture), ma mère vint nous chercher chez Mémé, un peu plus tard que d'habitude ce jour-là, pour une raison que j'ai oubliée, mais pour se faire pardonner, elle avait apporté un cadeau pour mon frère et moi. Ce cadeau, c'était ça : une bande dessinée. J'aimais les bandes dessinées. Nous en avions de belles cartonnées chez nous, tous les Tintin, plein d'Astérix et de Lucky Luke.

Mais celle-là avait l'air bien différente. C'était un magazine, couverture souple. Mais rien à voir avec les périodiques de BD que je connaissais (Disney et Pif Gadget). Là, les personnages ressemblaient à des vraies personnes. Bizarres certes, mais c'était la première fois que j'avais affaire à un style de dessin réaliste.

Ensuite je reconnaissais un personnage : l'Araignée. Le héros du dessin animé dont nous chantions le générique à la récréation : « L'Araignée, l'Araignée, c'est Giscard qui l'a créé. Dans sa toile, il attend, Miterrand... en gaaaaarde ! Car l'Araignée est là... »

Il était en train de jeter un filet sur un type en slip vert, qui ne touchait pas le sol. Cela dit le type avait des petites ailes aux chevilles. Et d'ailleurs l'Araignée non plus ne touchait pas le sol. Contrairement au type en rose à grosse tête derrière, qui brandissait un fusil étrange. Enfin pas tant que ça : si c'est étrange ça doit être un truc laser. Et il y a un quatrième type au-dessus, en violet, mais il est monté sur quoi ? Une espèce de diapason volant ? Attends mais il y a combien de méchants dans ce truc ? Le type en slip sûrement, puisque l'Araignée lui jetait un filet, mais les deux autres, c'est qui ? Ils sont dans quel camp ? Vite, il faut en avoir le cœur net.

J'ouvre et là : surprise. Pas d'Araignée mais une histoire appelée *L'invincible Iron Man : Échec à la Tour*. Je vois d'ailleurs un sommaire sur la 2^e de couv : Iron Man (prononcer « Hironnemanne »), l'Araignée, Daredevil et Rom. Je ne connais pas les autres, moi. Bon voyons un peu. Alors Iron Man (qui ressemble



à une espèce de robot) est dans la merde. Un petit mec appelé la Tour (comme la pièce du jeu d'échec) a emprisonné ses amis Rhodey et Indries Moomji dans son château en Écosse. Iron Man n'a que très peu de temps pour les sauver avant qu'ils ne soient torturés à mort. Or le château est bourré de pièges mortels. L'angoisse m'étreint quand il se prend un rayon qui commence à liquéfier son armure (j'apprends que c'est en fait un gars dans une armure), pourtant réputée indestructible. Bon il arrive à sauver ses amis, mais il dit que ça a été dur, il a de gros trous dans son armure et il doit même se brancher à une prise pour se recharger, car j'apprends que son armure alimente son cœur et que sans elle il meurt ! Truc de ouf. Tintin peut aller se rhabiller.

Puis arrive l'Étonnant Araignée. Deuxième surprise : les dessins ne sont pas pareils. D'ailleurs, contrairement à Mickey, les auteurs sont mentionnés : un scénariste, un dessinateur, et un... encreur ? Qu'est-ce que c'est que ça ? Bref.

Je me souviens encore des onomatopées quand l'Étonnant Araignée reprend sa respiration : « Gasp ! Koff ! Koff ! »

Ces bruitages nous avaient tant marqués avec mon frère qu'on les a gardés pendant des années dans nos jeux, à la piscine, etc. : Gasp ! Koff ! Koff !

Tout comme la télé me paraissait un piètre ersatz du cinéma, retourner à Picsou Magazine après ça s'avérera très difficile.

Ce *Strange* 170, je l'ai relu des centaines de fois au fil des années. Ironiquement, il m'a fallu très longtemps avant de mettre la main sur le 171, et donc d'avoir la suite du cliffhanger de l'Araignée (spoiler : il gagne). Parce que je n'ai pas commencé à les collectionner régulièrement ce jour-là, c'est venu plus tard (en 1989). Mais c'est une autre histoire.

To be continued...

QUELQUES PISTES...

Scénographie

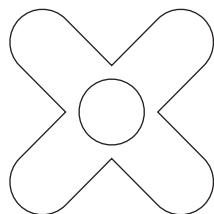
Je vois un atelier, une fabrique portative qui va de salle en salle. Un mini atelier avec des instruments très précis. Futuriste avec un peu de fumée. Des tubes à essai. Un vivarium. Un cabinet de curiosités futuriste. Moderne. Comme un zoo à super-héros. Avec une collection d'armures, de capes, tous les super super-pouvoirs sont répertoriés, classés. Ils vont tenter de les faire exister sur le plateau.

Nous allons créer un mini vivarium, un atelier de petit chimiste pour créer un super-héros à nous... avec tous les impossibles dûs à la loi de la gravité qui nous régie.

Notre scénographie sera simple, comme l'exige le festival Odyssees en Yvelines. Ce qui n'empêche nullement la profusion, l'envahissement, l'accumulation.

Les personnages

Des acteurs géo-trouve-tout mi-inventeurs, mi-poètes. Qui veulent fabriquer leur propre sabre laser. Leur propre super-héros. C'est un duo d'acteurs. Ils veulent fabriquer un super-héros en chair et en os. Benoit explique pourquoi il est fan, depuis son enfance, des comics, des super-héros, c'est une histoire assez personnelle qui commence. Il raconte la généalogie très complexe des super-héros, il parle de ses héros préférés, les incarne, il les fait vivre. Sur notre plateau, il y aura du désordre. Les acteurs seront envahis, les lignes structurées de la BD seront brouillées, mêlées.



La bande dessinée au théâtre

Le spectacle va aussi tenter de relever un défi esthétique qui sera un des enjeux de notre histoire. Comment retranscrire l'univers de la BD des comics au théâtre. Le théâtre semble le lieu idéal pour faire exister des pensées, des bulles de parole. Nous pourrions envisager une partie totalement dessinée théâtralement. Comment pourrait-on faire des corps dessinés au théâtre ?

Le cadre de la scène se prête parfaitement au cadre du dessin de BD.

Notre matériau sera le papier, le carton. Il y aura de la manipulation. Ainsi, nous pourrions retranscrire l'univers des bandes dessinées pour en jouer et pour le détourner. Les bulles, les dessins, les mouvements, les onomatopées, comment matérialiser les super-pouvoirs au théâtre ? Comment faire des lasers ? Des corps qui se transforment ? Des gens qui volent ? Qui combattent dans les étoiles ? Nos deux chercheurs vont tenter de réaliser sur scène ces prouesses avec les moyens du bord. Et c'est cela qui fera histoire et qui fera scénographie.

Dans notre spectacle il y aura un côté pléthorique, immense comme l'Univers.

Comme des super-héros, les acteurs devront mettre de l'ordre dans le désordre.



© D.R.



© S. Delattre

BIOS



© C. Coman

THOMAS QUILLARDET

Auteur et metteur en scène, Thomas Quillardet se consacre à la mise en scène dès 2004 et crée la même année son premier spectacle, *Les Quatre Jumelles* de Copi. Lauréat Villa Médicis Hors les murs, il monte ensuite, à Rio de Janeiro, *Le Frigo* et *Loretta Strong*. Il met notamment en scène *Le Repas* de Valère Novarina, *Villégiature* de Goldoni et *Les Autonautes de la Cosmoroute* de Dunlop et Cortazar. En 2015, il crée la compagnie 8 avril avec Claire Guièze. Trois créations voient le jour : *Montagne*, à la Scène nationale de Gap et en tournée au Japon (2016) et, en 2017, *Où les cœurs s'éprennent* d'après Éric Rohmer et *Tristesse et joie dans la vie des girafes* d'après Tiago Rodrigues au 71^e Festival d'Avignon. En 2018, il écrit pour Odysées en Yvelines *La Rage des petites sirènes* (mis en scène par Simon Delattre). Il est artiste associé à Cherbourg, Chelles et maintenant à la Comédie de Reims.



© M. Hoinard

SIMON DELATTRE

Comédien, marionnettiste, il dirige la compagnie Rodéo Théâtre depuis 2013. Formé au Conservatoire d'art dramatique de Rennes et à l'École supérieure nationale des arts de la marionnette en 2011, il crée la même année *Je voudrais être toi* et *Solo Ferrari*. De nombreux festivals l'accueillent tels que Versuchung à la Schaubude de Berlin ou Odysées en Yvelines en 2014, où il est co-metteur en scène et interprète de *Bouh !* de Mike Kenny, et en 2018 avec *La Rage des petites sirènes* sur un texte de Thomas Quillardet. Avec *La vie devant soi* en 2018, il poursuit son travail autour de la marionnette et adapte l'œuvre majeure de Romain Gary. Il collabore avec de nombreux artistes tels qu'Olivier Lettelier, Anne Contensou, Valérie Briffod ou Magali Mougel.

BENOIT CARRÉ

Il commence à fréquenter les plateaux de théâtre au lycée, en option théâtre. Passionné de philosophie, il étudie 2 ans à l'université, mais revient vite à l'art dramatique et se forme à l'École du Studio d'Asnières, puis au Conservatoire national supérieur d'art dramatique dans les classes de Dominique Valadié, Daniel Mesguich et Muriel Mayette. Depuis, il joue dans les mises en scène de Jacques Osinski, Jean-Louis Martin-Barbaz, Claude Buchvald, Jean-Claude Penchenat, Julie Deliquet... Il entame ensuite avec Sylvain Creuzevault un travail qui dure encore aujourd'hui, commencé sur *Baal* de Bertolt Brecht. La compagnie présente ensuite plusieurs créations collectives, écrites à partir d'improvisations : *Le Père Tralalère*, *Notre terreur*, *Le Capital et son Singe* et *Le Banquet Capital*. Il poursuit parallèlement son chemin d'acteur, avec entre autre Thomas Quillardet (*Où les cœurs s'éprennent* d'après Éric Rohmer), avec qui il écrit également *Montagne*.



© D.R.

BÉNÉDICTE MBEMBA

Après un passage par la Classe préparatoire intégrée de l'École supérieure d'art dramatique de la Comédie de Saint-Étienne en 2014, elle rentre en 2015 au Conservatoire national supérieur d'art dramatique où elle travaille notamment avec Gilles David, Jean-Yves Ruf, Sandy Ouvrier, Nada Strancar, Claire Lasne Darcueil, Le Birgit Ensemble et Frédéric Béliet Garcia. En 2018, elle joue dans *J'ai pris mon père sur mes épaules* de Fabrice Melquiot, mis en scène par Arnaud Meunier, aux côtés de Rachida Brakni et Philippe Torreton. Elle participe également à des fictions radiophonique sous la direction de Juliette Heymann, Pascal Deux, Laurence Courtois et Christophe Hocke.